

pendant les tristes scènes de révoltes et d'insurrection qui eurent lieu en 1831, lorsqu'un peuple en délire saccagea l'Eglise de St. Germain l'Auxerrois, et la résidence d'un Saint Pontife : voici ce qu'en disait un journal du temps.

“ J'ai vu la Seine indignée, roulant dans ses eaux fangeuses tant de précieux débris que ces bandits avaient livrés au courant de l'eau rapide. Ah ! que de trésors, que de richesses, et d'ornements précieux ; que de tableaux déchirés, que de meubles brisés, que de choses enfouies !

“ Et au milieu de tout cela, ce qui faisait mal à voir, c'était un nombre immense de livres couvrant la rivière ; on les voyait jetés sur la rive par les vagues lassées, s'accrocher aux bateaux des ports, paraître un instant, puis s'enfoncer lentement, comme un homme qui se noie.

“ Là, se trouvaient réunies ces superbes éditions des Pères de l'Eglise grecque et latine, devenues si rares, si coûteuses et qui ne seront pas remplacées.

“ Certes, dans ces murailles consacrées par la piété et le souvenir de tant d'hommes célèbres, l'honneur de l'Eglise et de l'Episcopat français, elle devait se croire à l'abri de ces fureurs, cette immense bibliothèque formée de toutes les controverses religieuses depuis St. Augustin jusqu'à Bossuet... Hélas ! tout a sombré !!

“ Et, pendant ce temps-là, le soleil était beau comme un soleil de printemps, les rues étaient encombrées de curieux, et sur ce pont sous lequel passaient tant de débris, vis-à-vis ces dômes ébranlés, passaient tour-à-tour, ou tout-à-la-fois, les masques fêtant le joyeux mardi gras, la garde nationale au son du tambour, le bœuf gras couronné de fleurs, les jeunes gens de la ville portant le drapeau tricolore et chantant la Parisienne. A cette heure la ville oubliait tous ces crimes, et elle était toute à la folie du carnaval qui s'en va.”

Voilà les seuls regrets qu'inspiraient donc alors des crimes, des sacrilèges, des actes d'un vandalisme insensé ; mais, grâce à Dieu, les temps sont changés, les ruines ont été réparées ; une population plus sérieuse a remplacé ce peuple qui ne regrettait que le carnaval qui s'en va : et au lieu de quelques rares bibliothèques possédant les trésors de l'Eglise, voilà ce que l'époque actuelle a fondé de bon, de durable et de salubre pour les années qui vont suivre ; cette immense collection pouvant se reproduire et se propager à l'infini.

Les nouvelles extérieures ne sont pas encore de nature à rassurer les amis de la vérité et les enfants dévoués de l'Eglise. Cependant, il y a déjà bien des espérances impies et anarchistes d'usées et de détruites.

Le Roi de Naples, tient ferme à Gaëte, et le général Fergola, à Messine ; il est douteux, il est vrai, que la cause de la Monarchie l'emporte, mais il est certain qu'elle a triomphé dans l'opinion publique. L'Empe-

reur des Français, dans son discours aux Chambres, a proclamé, aux applaudissements universels, *cette infortune si noblement supportée, digne de sympathie* ; on ne peut en dire autant de la cause adverse.

Il y a, à ce qu'il paraît, quelque autre chose de certain, c'est que ce n'est ni Garibaldi avec ses coups de main, ni Victor-Emmanuel, avec ses trahisons et ses perfidies qui profiteront des événements de Naples. On parle de deux ou trois autres compétiteurs au royaume de Naples, un prince Murat, un prince Lenchttemberg et enfin un prince de la famille d'Orléans.

Comme l'a dit très bien le général gouverneur de la citadelle de Messine, Naples qui a neuf millions ne veut en aucune sorte se laisser avaler par Turin, qui n'en a que quatre.

La vraie raison de la retraite champêtre de Garibaldi, et cette existence de *Tyrré, sub legmine fagi* qui, faite de mieux à un si grand attrait pour les journaux anglais et qui rappelle les beaux souvenirs du *de viris illustribus* ; la vraie raison vient de l'indifférence profonde dans laquelle le glorieux héros de la révolution est tombé au bout de quelques jours de résidence à Naples.

Il a fallu absolument s'en aller, parcequ'il est infiniment préférable de cueillir, soi-même sur l'arbre, des oranges et des citrons frais à Caprée, que d'en être assommé lorsqu'on traverse les rues de Naples, et c'est ce qui est arrivé à Victor-Emmanuel qui avait essayé de braver l'opinion et qui est resté quelques jours de trop dans sa nouvelle capitale.

Cette impopularité si complète explique une réponse du ministre des affaires étrangères au comte Gropello, Ambassadeur Sarde à Paris. Celui-ci réclamait l'extradition des officiers français, enrôlés au service du Roi de Naples ; et malgré son insistance n'ayant rien pu obtenir, et en ayant montré son étonnement : au surplus, aurait ajouté le ministre des affaires étrangères, quelle importance ce détail peut-il avoir pour vous ? Vous ne resterez pas à Naples, vous ne sauriez vous le dissimuler ; et perdant la capitale, vous perdrez nécessairement les provinces.

Etonné et ému de ce langage, le comte Gropello aurait demandé à M. Thouvenel si c'était officiellement qu'il lui faisait cette déclaration. — Je n'ai pas d'explication à vous fournir à cet égard, aurait répliqué le ministre ; je me borne à vous répéter que vous ne resterez pas à Naples ; tenez-le vous pour dit.

Qu'est-ce qui profitera de ce changement de politique, nous ne pouvons le dire. D'autres changements peuvent arriver encore pour éclairer bientôt les voies de la Providence.

Voici une nouvelle intéressante qui nous arrive de Marseille :

“ On parle toujours de mener vigoureusement l'expédition de Cochinchine ; et de s'emparer même de la capi-